

Joanie FRIGAU

Flocons, Ronrons et Voisin grognon

Extrait du carnet de Célia

On croit toujours que le bonheur se cache au sommet. Qu'il faut grimper, s'user les jambes, braver les tempêtes pour mériter la vue. Et puis, un jour, on découvre que le vrai sommet... ce n'est pas la montagne.

Le vrai sommet, c'est soi.

C'est le moment où l'on s'autorise à écouter son cœur, où l'on arrête de vivre pour plaire aux autres, où l'on choisit de marcher sur son propre sentier, même s'il est cabossé.

J'ai longtemps cru que je n'étais pas « assez ». Pas assez forte, pas assez aimée, pas assez brillante.

Aujourd'hui, je sais que je n'avais pas besoin d'être « assez ». Il me suffisait d'être moi. Tout simplement.

Alors voilà. Je ne cherche plus à conquérir la montagne. Ce que je veux conquérir, c'est moi-même.

Chapitre 1

Burn-out hivernal

Fichu premier décembre ! Célia déteste ce mois. Il lui rappelle à quel point elle est seule, isolée et... inutile. Car c'est ainsi qu'elle se voit. Elle a pourtant tout, ou presque, pour se réjouir ! À 35 ans, elle est directrice de la communication d'une start-up toulousaine. Ça en jette, ça claque sur sa carte de visite et son profil LinkedIn ! Elle est reconnue dans son métier. Elle a déjà pris sous son aile plusieurs alternants et stagiaires afin de les former. Elle est appréciée par ses collaborateurs.

Debout devant son miroir, elle tapote son anticerne pour l'estomper. Tricher, camoufler, assurer, elle se fait la remarque qu'elle est en permanence en train de jouer un rôle. Celui que les autres attendent d'elle. Elle observe son allure. Tailleur-pantalon noir, chemisier en satin couleur saphir, et elle a déjà sorti ses escarpins. Des Louboutin. Elle en a les moyens. La vérité ? Elle abhorre ces tenues rigides ! Elle s'y sent engoncée, enfermée, quelqu'un d'autre ! Et que dire des talons qu'elle ne supporte pas en réalité. Elle trouve qu'ils la privent de sa liberté de mouvement. Mais quelle serait sa crédibilité si elle arrivait à son poste en jean, pull à capuche et Stan Smith *Hello Kitty* aux pieds ? Même le vendredi, jour pour lequel sa société met un point d'honneur à appliquer le *dress code* du « *Friday wear* », elle n'a jamais osé s'habiller de façon aussi... farfelue ? Incongrue ? Décontractée ? C'est triste, quand on y pense. Comment a-t-elle bien pu se construire

de telles habitudes, de telles contraintes ? Elle qui pourtant a toujours été simple, sans prise de tête.

Elle soupire et ferme les yeux en refoulant les larmes qui commencent à les noyer. Non, elle ne peut pas pleurer ! Elle ne peut envisager de se laisser aller, de baisser sa garde, de perdre le contrôle.

— Allez, ma cocotte, tu te reprends ! C'est pas le moment de chialer et de te la jouer faiblarde, hein ! On a une journée de folie à affronter pour boucler la fin de l'année ! J'ai besoin de toutes mes ressources ! Me laisse pas tomber !

Célia vit seule. Elle a pris l'habitude de se parler à elle-même, pour s'engueuler ou se motiver. Parfois pour se consoler, même si c'est beaucoup plus rare. De manière générale, on ne peut pas dire qu'elle soit très tendre avec ses émotions. Encore moins avec son enfant intérieur qu'elle a pris soin de bâillonner et d'enfermer à double, rectification, à triple tour au fin fond de sa mémoire (faisant office de cave condamnée). « *Faillir, c'est pour les faibles !* » Telle pourrait être sa devise. Elle se rend bien compte que sa stratégie a des limites, et que le déni et la fuite ne sont pas vraiment des solutions idéales. Mais elle est comme ça, Célia. Elle préfère s'oublier, elle, sa vie et son bonheur, au profit de sa réussite professionnelle et de son aura de directrice. Tant qu'on ne cherche pas à gratter la surface, tout va bien ! Pour s'assurer de ne pas se mettre en danger, elle entretient des relations très superficielles. Une meilleure amie ? Késako ? Une confidente ? *No way !* Une thérapeute pour la soutenir et l'accompagner ? *Vade retro satanas !*

Non, clairement, Célia souhaite tout gérer toute seule, et elle ne se sent bien que dans le contrôle un peu trop poussé de tout ce (*ceux*) qui l'entoure. Ainsi va sa vie depuis que Damien l'a quittée. Ou plutôt lâchement abandonnée, à quelques jours de leur mariage, pour s'envoler avec une amie d'enfance de son ex-future femme. Celle-là même qui devait être demoiselle d'honneur. Ceci explique cela... Notamment le fait que la solitude soit devenue la seule copine en qui Célia ait confiance.

— J'ai une vraie tête de zombie ! Je ne vais pas pouvoir continuer comme ça ! Il me faut de la caféine en intraveineuse. Et surtout des congés ! J'ai besoin de vraies vacances, de faire un break, de ne plus voir personne !

« Punaise. J'ai beau adorer mon taf, mais là, y a tout qui me sort par les trous de nez. Et cette énième réunion, tout à l'heure. Bon sang, j'en peux plus ! Le prochain qui me dit qu'on fait un *Teams* je lui balance ma tasse à la figure !

De la fenêtre de sa cuisine où elle avale sa première tasse de latte du matin, elle observe dehors. Il fait encore noir dehors. Il est tout juste sept heures. Les lampadaires éclairent les trottoirs d'une douce lumière dorée. Les décorations de Noël ont été allumées. Elle peut ainsi voir des sapins, des étoiles et des boules qui se succèdent sur quelques dizaines de mètres, avant la fin de la rue. Il serait temps que la mairie investisse un peu ! Le nombre d'ampoules qui restent éteintes rend les illuminations ridicules et tristes. Si même pour la féerie des fêtes de fin

d'année, on fait des économies de bouts de chandelle, avec quoi d'autre fera-t-on briller les yeux des enfants ?

Elle aime tant ces premières heures du matin, elle a l'impression que le monde lui appartient tant elle est seule au monde. Sa *morning routine* est immuable, peu importe la saison. Le réveil la tire du sommeil à six heures, aux notes de « *Eye of the tiger* ». Elle enchaîne tout de suite sur sa séance de sport, musculation ou tabata selon l'humeur, suivie d'un retour au calme sous forme de méditation et d'affirmations positives. L'eau fraîche de la douche finit de la ramener dans l'instant présent et de la mettre de bonne humeur. En théorie. Depuis quelques jours, même ce rituel n'arrive pas à lui donner le sourire et la motiver pour affronter son quotidien. Elle est purement et simplement en train de perdre le goût de... tout !

La voix de Freddie Mercury s'élève dans le salon. Mince ! Il est l'heure de partir. Déjà ! Elle a perdu une bonne partie de son temps à regarder par la fenêtre, à ne rien faire. De précieuses minutes qu'elle ne retrouvera jamais et qu'elle a gaspillées sans raison, puisqu'elle est toujours aussi agacée au fond d'elle. Célia pousse un long soupir pendant qu'elle lave sa tasse. Elle se force à sourire. C'est comme un entraînement. Sourire, visage normal, sourire, visage normal. Elle a pris cette habitude pour que son rictus habituel devienne plus naturel, s'accroche facilement à ses lèvres, sans paraître faux. Il est important de présenter une figure avenante et une allure positive et dynamique quand on est à son poste. Elle ne laisse rien au hasard !



Le trajet en métro l'épuise. Les gens qui sont déjà largement grognons et mal élevés de manière générale semblent encore plus tendus durant les semaines avant Noël. Alors, l'ambiance familiale et festive, on oublie ! Si les Toulousains pouvaient vous marcher dessus pour prendre votre place dans le métro, ils n'hésiteraient pas ! Ils le font déjà en bousculant à tout va les autres voyageurs. Mais le pire, ça n'est pas les incivilités, non, ce sont les odeurs écœurantes de parfums et de transpiration qui se mêlent dans cet endroit clos. Pourquoi diable s'impose-t-elle cela ? Elle possède une voiture pourtant. Une petite Alfa Roméo *Giulietta*. Elle a craqué sur ce modèle. Pas pour sa ligne, ses équipements, ou quoi que ce soit de technique ou d'esthétique. Non, Elle n'a pas pu s'empêcher d'être propriétaire de Roméo et Juliette. Elle n'osera jamais avouer à personne que cette tragédie de Shakespeare est sa favorite depuis l'adolescence. Non pas pour l'histoire d'amour, mais pour l'ironie cruelle qui se joue des personnages. Des morts en pagaille pour une seule chose : un problème de communication. Pour une directrice dans ce secteur, l'aubaine était trop belle pour la laisser passer.

Mais voilà, sa *Giulietta* dort tranquillement dans le parking de sa résidence. Comment pourrait-elle justifier d'avoir porté le projet « éco-mobilité » au sein de l'entreprise si elle ne se mettait pas elle-même à prendre les transports en commun à défaut du vélo ? Elle a beau

savoir que l'écologie, c'est important, et qu'il est nécessaire d'agir pour la planète et tout le tintouin, son sentiment profond est quand même l'exaspération face à ce qu'elle subit au quotidien en voulant faire sa part. Supporter les autres, le bruit, les odeurs et surtout, perdre un temps fou, car elle gagnerait une bonne demi-heure en prenant sa propre voiture. Et elle se coltine ce parcours du combattant quatre jours par semaine, parce qu'elle estime ne pas avoir le droit de prendre plus d'une journée de télétravail afin d'être présente au maximum pour ses équipes. Qui elles... bossent le plus souvent de la maison pour fuir l'open space bruyant. Ironie ?

Elle arrive dans le hall de son bâtiment, glacée jusqu'aux os à cause d'une pluie fine et perfide qui s'est insinuée partout dans ses vêtements et a fait friser ses cheveux. Elle affiche toutefois son plus beau sourire pour saluer la secrétaire, toute pimpante derrière son grand bureau. Chaque matin, c'est son mari qui la dépose juste devant la porte d'entrée. Si c'est pas mignon ! Célia ressent un pincement de jalousie. Un peu de chaleur sur ses joues, aussi. Elle a honte d'éprouver ce genre de sentiments ! Comment est-il possible d'envier une femme qui n'a pas de carrière, qui se contente de tâches simples et de s'occuper des autres ? Célia refuse de prendre du recul et de lever le voile sur l'autre partie des questions. En effet, elle a conscience que celles-ci amèneraient des réponses qu'elle ne peut pas connaître pour le moment. Vite, vite, elle imagine glisser ces pensées dans une boîte qu'elle ferme à clé avant de déverser des litres de béton par-dessus pour qu'elles ne puissent plus en ressortir.

Puéril ? Peut-être. Toutefois, c'est grâce à ce type de visualisations, certes un peu extrêmes, qu'elle continue d'avancer.

— Hé Célia ! Ça va ?

Oh non ! Il fallait qu'elle tombe sur Grégory ce matin. Ah, pour une première case du calendrier de l'avent, on y va à cœur joie, visiblement. Grégory est tout ce qu'elle déteste chez un homme. Arriviste, misogynne assumé, habillé à la dernière mode même si c'est ridicule, toujours (trop) sûr de lui et beau parleur. Peut-on ajouter à cette longue liste le fait qu'il fasse des UV pour entretenir un bronzage factice toute l'année ?

— Très bien, et toi ?

— Toujours au top, comme tu le vois ! Je me suis mis à la course à pied. J'ai parié que je terminais le marathon de Toulouse l'année prochaine !

— Bon courage à toi.

— Oh ! C'est pas une question de courage, ma belle. C'est une question de ténacité et de mental ! Je sais que j'y arriverai donc ça va rouler ! Ça ne te dirait pas de t'entraîner avec moi ? On pourrait courir le long de la Garonne pendant la pause déjeuner !

Célia a du mal à cacher son étonnement. Son dépit. Son air dégoûté à l'idée de passer du temps volontairement avec lui. Elle se cache derrière sa main, faisant mine de tousser. On fait ce qu'on peut ! Dans sa tête, une myriade de répliques, toutes plus piquantes les unes que les autres, l'assaille. Le ding de l'ascenseur la sauve, car ils doivent s'écarter pour laisser sortir les personnes prenant (déjà) leur pause cigarette. Cela lui laisse quelques instants pour

trouver la parade à cette proposition incongrue, déplacée et déplaisante. Heureusement, le fait qu'ils ne sont pas seuls dans cette boîte mortelle en lévitation lui permet de s'en tirer à bon compte.

— Je passe mon tour. Je ne ferais que te retarder sur tes progressions, mais crois-en toi, tu as raison.

Et hop ! Elle sort son portable de sa poche et fait mine de se plonger dans un message important. Elle ne feint presque pas, puisque c'est un rappel de la grande réunion de la matinée. Le point inéluctable pour présenter les chiffres de fin d'année et les orientations à la rentrée prochaine. Il faut être maso pour apprécier travailler au mois de décembre. Tout comme en janvier, quand la direction ne pourra s'empêcher de mettre la pression pour que les résultats explosent dès le début afin de s'assurer une bonne année.

Elle met encore une fois sous clé ses pensées négatives et pessimistes. Elle en a marre. Elle n'en peut plus de ce boulot, de ce rythme, de cette vie. Elle n'y trouve aucun sens. Cependant, elle ne peut pas se permettre de se laisser aller. Elle est seule, sans parachute, sans filet de sauvetage. Elle ne peut compter que sur elle-même. Donc ras-le-bol ou pas, elle n'a pas d'autre choix que de continuer à jouer sa partition. Encore et encore et encore et encore... jusqu'à sa mort.



Neuf heures vingt-trois. Elle vient de terminer sa première réunion de la matinée. Celle-ci était simple, rapide, agréable. Chaque lundi, elle fait un point avec son assistante sur les priorités de la semaine et les mails qui ont pu arriver durant le week-end. Le droit à la déconnexion, c'est compliqué à appliquer et à faire comprendre. Heureusement, depuis quelques mois, le CSE a réussi à faire intégrer à la direction que les demandes envoyées en dehors du temps de travail n'avaient pas à être traitées, sauf à payer les employés en heures supplémentaires. Ça a fait grincer des dents et se dresser quelques cols blancs avant que la réalité de la loi et des jurisprudences en la matière calme leurs ardeurs. Célia admet que même si sa vie personnelle est plutôt vide (et monotone), c'est une vraie délivrance de ne plus devoir se plonger dans ses mails le samedi matin et le dimanche soir pour être sûre d'être à jour dès la reprise.

Il lui reste sept petites minutes pour une pause pipi et se faire couler un café pour la stimuler durant la prochaine présentation. Elle se dépêche de passer aux toilettes, puis par la salle de repos où elle se prépare sa boisson dont les effluves lui caressent le nez instantanément. Il y a deux ans, une bataille s'était engagée pour savoir quelle dépense était prioritaire pour l'espace commun : un baby-foot, une vraie machine à café ou une console de jeux vidéo. L'élixir les tenant éveillés toute la journée avait écrasé les deux autres propositions. Célia s'en réjouit ! L'objet de son vote n'est un secret pour personne. Jusqu'alors, ils devaient se contenter d'une cafetière, vestige d'une époque révolue à ses yeux, et dont

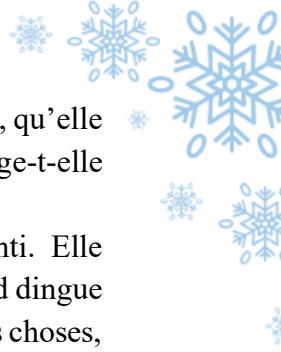
personne n'arrivait à doser le breuvage pour qu'il soit buvable sans le noyer dans du sucre.

Neuf heures vingt-huit, plus le temps de papillonner ou de se laisser emporter par ses pensées, Célia s'installe à son bureau, casque sur les oreilles, et lance la visioconférence sur Teams. Si le covid a bien permis une révolution, c'est celle-ci. Les rendez-vous Teams : les visios Teams, les points Teams, les cafés Teams. Tout se passait via Teams dans toutes les sociétés à présent ! Et même si cela était bien pratique, ça avait aussi un côté déshumanisé. Avant, pour les réunions stratégiques notamment, Célia se rappelle qu'ils se retrouvaient tous pour deux ou trois jours de séminaires. Les points d'information, de travail en groupe et les pauses, moments de cohésion par excellence, se succédaient. C'étaient ses journées de travail préférées dans l'année. Elle retrouvait tous les collègues avec qui elle était en interaction, et avait le temps d'échanger avec eux sur leurs attentes, leurs ressentis, les remontées clients et collaborateurs. Ça rendait son travail humain, vivant, vibrant. Ces rencontres la boostaient, lui donnaient des idées, de nouvelles façons d'aborder des campagnes de publicités ou de communication sur les réseaux. Célia ne veut pas jeter la pierre à internet, mais quand même, elle voudrait des rencontres avec d'autres êtres humains, et pas juste son écran et des têtes sans corps qui s'agitent dessus.

— Célia ? Tu nous entends ?

— Oui ! C'est tout bon. Bonjour tout le monde !

Elle sourit. Toujours. Et masque sa gêne d'avoir été prise sur le fait. Elle avait, certes, son casque, mais elle



avait coupé le son. À peine la réunion commencée, qu'elle s'est déjà fait remarquer ! *Bravo miss*, se fustige-t-elle intérieurement.

Les minutes semblent s'égrener au ralenti. Elle n'apprend pas grand-chose de nouveau. Ça la rend dingue le temps qu'on prend pour dire et redire les mêmes choses, parler des mêmes problématiques, des mêmes challenges, des mêmes crispations du marché, des mêmes contraintes financières, des mêmes frustrations sur notre développement. Elle aimerait leur crier de se taire ! Leur demander à quoi ça sert de parler toujours de la même chose alors que chaque trimestre ils repoussent les idées de solutions ! C'est bien beau de travailler dans une start-up, si c'est pour avoir les mêmes freins que les grosses sociétés !

L'immobilisme, le déni de se confronter à leurs failles, de sortir de leur zone de confort. Elle s'ennuie ferme. Jusqu'à ce que la voix de Kevin, son boss, la tire de ses rêveries.

— Célia, tu nous fais le point sur l'avancement Q4 s'te plaît. Qu'est-ce que ça donne de votre côté, les retombées de la dernière campagne ?

Sourire factice affiché, Célia attrape les feuilles de notes posées devant elle pour les tapoter et les aligner à la perfection. Non pas qu'elles en aient besoin, mais simplement pour se donner une contenance et se mettre dans le bain. C'est parti pour le monologue !

Chapitre 2

Le café de la délivrance

Déjà vingt bonnes minutes qu'elle parle, parle, parle. C'est avec soulagement qu'elle atteint la dernière feuille de notes. Enfin ! Le supplice va se terminer. Oh, ne vous méprenez pas, Célia n'a aucun problème pour parler devant une assemblée. Des années d'entraînement pour avoir une diction parfaite l'ont rendue sûre d'elle. C'est juste qu'elle a conscience que ses propos n'intéressent pas grand monde, même si elle a agrémenté son PowerPoint de petites animations. Elle a surpris quelques collègues qui étouffaient des bâillements, d'autres qui se croyaient discrets en jouant sur leur smartphone et certains qui répondaient à des mails en marmonnant dans leur barbe. Comment leur jeter la pierre ? Elle a dessiné toute une colonie de petits chats en pixel sur une feuille pendant le tour de ses prédécesseurs. Ces réunions sont une plaie pour eux tous.

— Je conclus donc sur cette bonne nouvelle. La direction que nous avons choisie a été bénéfique en termes de retours et nous allons capitaliser dessus pour Q1 !

Fière d'elle, de son travail et de son équipe qui a porté le projet de refonte du site internet, Célia fait un large mouvement avec ses bras. Malheureusement, dans l'élan, sa main droite percute sa tasse de café. Cette dernière, qu'elle avait reposée à moitié sur le bureau et le sous-main, ne demande pas son reste avant de perdre l'équilibre et de laisser son contenu se répandre autour d'elle.

— Merde !

— Célia ? Que se passe-t-il ?

— Je dois quitter le Teams. Le café. Y en a partout !

— OK, à plus...

Elle a autre chose à faire que d'écouter les multiples salutations. Il y a plus urgent : sauver son travail ! Elle attrape son portable pour le mettre hors de portée du liquide, remet sa tasse correctement et cherche du regard la boîte de mouchoirs. Sans succès.

— June ! J'ai besoin de toi !

Son assistante, qui avait admiré la scène du café depuis la pièce d'à côté, accourt avec un paquet de serviettes pour aider Célia à éponger les dégâts. Elle ne peut retenir un petit cri devant la tache grandissante sur le haut de sa cheffe. Pauvre chemisier en satin ! June secoue la tête, elle sait déjà que ce dernier est fichu ! Dommage, elle l'aimait bien.

— Tu veux aller aux toilettes pour mettre un peu d'eau sur cette vilaine tache pendant que je nettoie ?

— Non merci, June. C'est adorable de le proposer, mais c'est à moi de réparer mes maladresses. Et tant pis pour le chemisier, je ne le rattraperai pas.

— J'ai un pull de rechange dans mon tiroir, si tu veux, je te le prête... On doit faire la même taille.

— Ah oui, ça, j'accepte avec plaisir !

— Je reviens.

June attrape la tasse posée sur le bureau pour aller la nettoyer dans le coin repos avant de revenir avec le vêtement sec et propre qui rendra un peu de dignité à Célia.

Celle-ci débarrasse son bureau pour ne pas laisser une goutte de café échapper à sa vigilance. Elle soulève le sous-main en cuir marron glacé et elle fait une grimace. Le liquide a imprégné le dessous en tissu. Mince ! Comment doit-elle laver ce truc ? Le passer sous l'eau ? Elle ne s'est jamais posé la question. La femme de ménage utilise ses produits pour le nettoyer à chacun de ses passages, mais uniquement pour la partie supérieure. Elle se note de le demander. Elle ne voudrait pas l'abîmer. C'était celui de son père. Lors de sa promotion en tant que directrice, disposant de son propre espace de travail, elle avait décidé de l'apporter pour se sentir soutenue dans son poste.

— Tiens, voici le pull ! Pas d'urgence pour me le rendre.

— Merci, June. Tu me sauves la vie.

— S'il ne faut que cela, n'hésite pas à refaire appel à moi !

June ressort après lui avoir lancé un clin d'œil et un sourire espiègle. Célia l'apprécie beaucoup. Mais pas le temps de se laisser aller, il faut qu'elle termine de remettre son bureau en état pour avancer sur les différents documents qu'elle a encore à passer en revue. Son regard est attiré par une photo qu'elle n'a pas vue depuis longtemps. Cinq ans en fait. Autant qu'elle en a passé comme directrice. Elle se sent vaciller et décide de s'asseoir.

C'est avec les doigts tremblants qu'elle se saisit de ce souvenir. D'une époque heureuse et insouciante. Les larmes dévalent le long de ses joues avant qu'elle ne puisse s'en rendre compte. Trop, c'est trop ! Elle repose le cliché et se met en boule sur sa chaise. Heureusement que celle-ci a une large assise pour le permettre !

Difficile de retenir les sanglots qui montent dans sa gorge. Elle aimerait pouvoir laisser sortir la plainte qui émane directement de son cœur. Devant elle, trois personnes en combinaison de ski sourient à pleines dents. Son père, Paul, dans une tenue si orange qu'elle en fait mal aux yeux. Il refusait toutefois de choisir une autre couleur, arguant qu'ainsi on n'aurait pas l'excuse de ne pas le voir si on se perdait. La tête posée sur son épaule, c'était Lydia, sa mère. Ses grands yeux noisette brillent d'amour. Bien plus petite et menue que son mari, sa tenue vert pomme ne lui rend pas hommage. Elle avait voulu faire honneur aux goûts vestimentaires discutables de Paul en choisissant une couleur au moins aussi ridicule que la sienne. Dans les bras de Paul, Célia, cinq ans, en plein éclat de rire dans une jolie combinaison rose flashy.

Les années 90 avaient quelque chose de déroutant sur le plan vestimentaire. Toutefois, il fallait bien admettre que ça représentait bien la folie des journées qu'elle passait avec ses parents dans leur chalet de Cazarilh. Des années qu'elle repousse ses souvenirs loin dans ses pensées. Cela fait des années qu'elle repousse ses souvenirs loin dans son cœur, s'interdit de les revivre... Ils sont trop douloureux, depuis que ses parents se sont tués dans un accident de moto, à la fin de ses études, la laissant seule. Sans famille, elle n'a rien d'autre que sa douleur et son travail dans lequel elle s'investit pour oublier le reste.

Cazarilh. Le chalet est à elle depuis tout ce temps. Mais elle n'y est pas retournée. Elle n'a rien fait du tout d'ailleurs... même pas résilié les abonnements d'eau, gaz ou électricité. Elle paie, sans s'en soucier. Personne n'a

appelé pour l'informer d'un incident sur sa propriété, donc tout bien aller. La maison doit toujours tenir debout. On l'aurait bien prévenu sinon ?

Cazarilh. Ce petit village perdu dans les Pyrénées, dans les environs de Bagnères-de-Luchon. Bourg d'une trentaine d'habitants... De mémoire ! Pas de maire, mais un vieux voisin ronchon toujours là où on ne l'attendait pas. Elle parie qu'il est toujours en vie. À râler que la neige ne tombe pas droit ou que la pluie est trop froide. Une chapelle, cependant pas de curé. Des sapins à perte de vue. Le contraste avec l'immeuble dans lequel ils habitaient la déstabilisait à chaque fois ! Il y avait plus de monde dans le bâtiment où elle vit à Toulouse que dans tout un village, là-haut sur la montagne !

Elle ne peut s'empêcher de sourire en repensant aux dernières fois où elle avait accompagné ses parents. Elle était alors adolescente et se rebellait contre ces vacances qui la coupaient du monde et particulièrement de ses amies. Elle avait peur de manquer les derniers potins, que son copain du moment la trompe, que sa meilleure amie la remplace. Quelle idiote avait-elle été ! Elle aurait dû en profiter ! Graver chaque moment passé en famille au fer rouge dans sa mémoire. Si seulement elle avait su que le temps leur était compté !

Cazarilh. Cazarilh. Cazarilh...Le temps est compté...Si elle avait su...

Un déclic se fait dans l'esprit de Célia. Ni une, ni deux, elle rouvre son ordinateur et tape un mail rapide à la

direction. Enregistre un message de réponse automatique dans sa messagerie. Elle attrape son sac, son chemisier et sort sans attendre une quelconque réponse.

— June, je vais m’absenter quelques jours. Je ne prendrai aucun appel ni aucun mail pour le boulot. Ils sont informés. Ne te laisse pas faire.

— Célia...

— Prends soin de toi !

Célia a déjà atteint les escaliers. Elle n’a aucune envie de patienter jusqu’à ce que l’ascenseur veuille bien prendre la peine de monter à son étage. Encore moins de partager son espace avec quelqu’un. D’ailleurs, c’est pour cela aussi qu’elle a fait appel à un Uber pour rentrer chez elle. Tant pis pour l’écologie, le covoiturage et tout le reste ! Elle a besoin de calme. Elle a besoin de se retrouver !



Le trajet en Uber lui a permis de faire une checklist de ce dont elle aurait besoin, là-haut, sur la montagne. Ah, elle peut se féliciter d’avoir pensé à tout : bas de jogging molletonné, pulls chauds, chaussettes épaisses, chaussures imperméables et bottes, manteau, écharpe.

Oui, c’est une très bonne liste. Elle a juste omis un détail. Tout petit. Minuscule. Presque sans incidence. Mais tellement représentatif de sa vie. Dans son dressing s’alignent les tailleurs, chemisiers, pulls et tops délicats. Dans ses tiroirs, des bas, des collants. Des chaussures à

talons. Des ballerines. Elle a presque envie de hurler de dépit ! En même temps, à quand remontent ses dernières vacances cocooning ? À vue de nez... à jamais ! Elle se démène et finit par jeter son dévolu sur deux leggings de sport, un sweat à capuche PacMan, survivant de ses années lycée, un gilet polaire et une paire de chaussettes épaisses reçue en cadeau lors d'un *secrets Santa* au boulot. Reléguée au fond d'un tiroir, elle avait oublié son existence ! Quelle ironie qu'elle lui serve aujourd'hui !

Elle réussit à assembler tout ce qu'il lui faut. Ajoute deux plaids pour combler le vide de la valise.

— Alors, Célia, tu t'en sors avec ta valise ? Évidemment !

Mais la réalité est tout autre et elle doit bien l'avouer. Parfaite pour une randonnée en Laponie ? Non. Pour un séminaire en centre-ville ? Toujours oui. Pour survivre dans un chalet ? Aucune chance ! Elle ferme les volets, l'arrivée d'eau, jette un coup d'œil à son frigidaire. On y sent les courants d'air tant il est vide. Elle attrape deux paquets de biscuits et une bouteille de vin qu'elle cale dans son bagage. On ne sait jamais !

Dans les escaliers, elle croise un de ses voisins qui la salue avec un grand sourire et lui lance « Bonnes vacances ! J'espère que vous partez au soleil ! ». De quoi je me mêle ? a-t-elle envie de lui répondre. Mais elle se mord la langue avant d'être désagréable. Il n'a rien demandé le pauvre ! Il voulait certainement être sociable.

Valise dans le coffre, carte bancaire rangée dans le pare-soleil pour l'avoir sous la main au péage, GPS lancé.

— Bon, ma petite *Giulietta*, on est d'accord que toi, tu ne vas pas me laisser tomber ? Je t'amène visiter la montagne et je compte sur toi pour qu'on arrive en un seul morceau !

Le GPS indique environ une heure trente de trajet, mais le temps n'en finit pas de rallonger. Pas étonnant. Il pleut. Et à Toulouse, qui dit pluie, dit accident sur la rocade ! C'est aussi sûr que le fait que le soleil se lève chaque matin. Le Toulousain ne sait pas rouler sur une route mouillée. À la moindre goutte d'eau, il panique. Célia peste. Qu'est-ce qu'elle en a marre de la ville ! Et des bouchons. Des gens. Du stress. De la pression. Elle en regrette parfois le temps du confinement. Un havre de paix sensoriel.

Pour faire bonne mesure, la station radio commence à grésiller quand elle s'éloigne de Toulouse. Elle a oublié de préparer une clé USB avec de la musique et n'a aucune envie de chercher pendant un long moment une autre onde qui de toute façon ne pourra pas émettre jusqu'à l'arrivée. Dépitée, elle coupe le son.

— Pop pop pop, Célia ! Hors de question de laisser la mauvaise humeur te gagner maintenant ! On part respirer ! Alors on veut du positif, c'est clair ?! Oui, oui, c'est clair. Mais là, c'est compliqué... Nan ! Ça l'est si tu te laisses faire. Chante ! Ça te fera du bien !

Elle rit toute seule. Heureusement que personne ne peut la surprendre ainsi, en train de se parler à haute voix, à elle-même ! Elle s'imagine parfois qu'elle est sur écoute ou dans un film comme *The Truman Show*. Ils ne doivent pas s'ennuyer avec elle !

Reboostée, elle met quelques instants à choisir la musique qui va l'accompagner. Elle se lance dans *Don't stop me now* de Queen, avant de dévier sans s'en rendre compte sur *I'm still standing* d'Elton John. Célia bat le rythme sur son volant, hurlant presque les paroles.

— Je suis toujours debout ! crie-t-elle avec tonton Elton, comme si la chanson avait été écrite pour elle.

Elle ne sait pas si elle chantait faux ou juste et elle s'en fiche totalement. Elle a besoin de ça. De crier au monde qu'elle est encore là. Pas détruite. Pas finie. Toujours debout.

Elle se laisse porter par les paroles. Les répète inlassablement, de sorte qu'elle finisse par s'en convaincre elle-même. Elle ne fait plus attention aux kilomètres qui défilent. Jusqu'à ce qu'elle le voit. Ce panneau. « Cazarilh ». Elle est de retour chez elle. C'est ici que sa vie allait recommencer, elle se le promet.

Chapitre 3

Le gardien du chalet

Le chalet ne porte pas de numéro. La mémoire a ses mystères, et une fois arrivée au premier virage, c'est l'habitude qui a pris le pas sur le GPS pour l'amener jusque devant la porte de leur petit coin de paradis. Elle gare la voiture et reste un instant immobile, les mains crispées sur le volant. Tout semble pareil, et pourtant...

Sur la façade, une vieille couronne en pommes de pin pend encore, de travers, accrochée par un fil de fer rouillé. Les rubans rouges sont défraîchis, devenus complètement grisâtres, mais elle se souvient parfaitement de l'hiver où sa mère l'avait fabriquée avec elle. Elles avaient ramassé les pommes de pin ensemble, les doigts engourdis par le froid. Son père avait insisté pour la fixer solidement « parce qu'on ne sait jamais, avec les tempêtes ici ! ». Elle avait été si fière de voir sa création ainsi exposée !

Un sourire triste se dessine sur ses lèvres. Dix-sept ans sont passés, et la couronne est toujours là. Fidèle. Comme si le chalet avait attendu son retour. Son père serait étonné de savoir que son système d'attache avait été performant à ce point.

Elle n'ose pas bouger. Ça fait déjà dix bonnes minutes qu'elle a coupé son moteur. Le froid commence à s'insinuer sournoisement dans l'habitacle. Il faut dire

qu'il y a une différence entre les températures de décembre en plein centre-ville et celles que l'on ressent perdu dans la montagne ! C'est seulement maintenant qu'elle réalise vraiment où elle se trouve. Qu'elle a ouvert la porte du passé. Des souvenirs. De la tristesse. Est-elle vraiment prête ? Un peu tard pour se poser la question... Elle n'a de toute façon pas la force de faire demi-tour, de reprendre la route jusque chez elle, cet endroit vide de sens et de vie.

— *The show must go on*, les gars ! Allez, ma cocotte, bouge-toi !

Le premier pied qu'elle pose au sol rencontre une surface boueuse. *Beurk* ! Dans l'obscurité, elle n'a pas prêté garde à l'endroit où elle avait stationné sa *Giulietta*. Visiblement, elle n'a pas ciblé le coin à gravillons... à moins que, depuis le temps, celui-ci ait fini par disparaître... Elle en sera quitte pour nettoyer ses Stan Smith... blanches ! Parce qu'en bonne citadine, la question ne s'est jamais posée de savoir si le blanc était compatible ou pas avec un séjour dans la nature.

— Bon, je ne vais pas me laisser miner pour si peu ! Je viens pour respirer et trouver un apaisement dans la nature... OK, et aussi dans le réconfort des souvenirs heureux. Maman n'a jamais râlé parce que mes chaussures étaient sales. Elle aurait ri. C'est seulement de la terre humide. Ça partira avec un chiffon et de l'eau. C'est pas la fin du monde !

Du moins, elle fait de son mieux pour s'en convaincre. Ses Stan Smith blanches quoi ! Elle doit

passer à autre chose. Donc, elle se dépêche de sortir de la voiture, d'attraper sa valise et son sac à main. Le bruit de ses pas jusqu'à la porte d'entrée la rend un peu honteuse. Elle ne peut s'empêcher de regarder autour d'elle. Dans le noir complet, personne ne l'observe ou ne se moque des *floutch, floutch* qu'elle produit. Elle soupire. Et s'autorise un petit rire. Ça lui rappelle quand ses boots collaient dans l'herbe après avoir joué des heures dans la poudreuse. Les batailles de boules, les bonshommes de neige approximatifs. Les rires. Le bonheur.

Elle marque un arrêt devant la porte d'entrée. Il n'y aura pas de retour en arrière. Une fois qu'elle sera ouverte, Célia sait que le passé va la submerger, bien qu'elle ne sache pas trop dans quelle mesure. Tristesse, douleur, mélancolie, joie ? Elle va enfin affronter ce lieu chargé de souvenirs. Celui qu'elle a idéalisé durant toute son enfance. Mais plus encore depuis le décès de ses parents. Du bout des doigts, elle caresse le bois de la porte. La couronne de pommes de pin. La poignée.

— Mais ! C'est quoi ce bazar ?

Contre toute attente, la planche abaissée ouvre le chalet qui n'est pas fermé à clé. Célia sent son estomac se tordre et ses pensées lui envoient mille scénarios catastrophes de ce qu'elle peut découvrir une fois la lumière allumée. Devrait-elle partir en courant ? Trouver refuge dans sa voiture ? Chez un voisin ? Le chalet a-t-il été saccagé ? Est-il squatté ? Va-t-il fall...

Maouw. Mettant fin à ses pérégrinations mentales sur pause, le miaulement surprend Célia. Elle s'oblige à tapoter le mur à côté de la porte pour trouver l'interrupteur et faire face au carnage redouté. L'ampoule grésille. Célia fait une rapide prière pour que celle-ci veuille bien reprendre vie après tant d'années. Ça marche ! Une lumière dorée se répand dans l'entrée ouverte sur le salon. En face d'elle, l'escalier menant aux chambres et à la salle de bain. Et un chat. Un gros chat roux qui la toise avec morgue et suffisance.

— Mallow ? Non, impossible !

Et pourtant, la robe duveteuse, le collier de poils plus clairs autour du cou, le port de tête princier... c'est bien Mallow, le chaton que ses parents et elle avaient sauvé du froid, qui se tient devant elle. Célia n'en revient pas. Ce chat qu'elle avait totalement sorti de ses pensées est toujours vivant ! Et visiblement, il vit dans son chalet. Quelle surprise ! Mais... comment est-il rentré ? Comment fait-il pour manger ? Et ses besoins ? Ces considérations l'amènent rapidement à penser qu'il y a une fenêtre cassée quelque part. Sans quoi, c'est momifié qu'elle l'aurait retrouvé, non ?

Le félin l'observe toujours. La jauge plutôt. Comme une étrangère. Comme une intruse sur son territoire. Bien sûr, il y a la mémoire des odeurs, et cette humaine lui rappelle quelque chose. Mais il y a tant de parfums différents qui émanent d'elle, que ça n'est pas clair. Et surtout, c'est vraiment désagréable pour ses

narines habituées aux douces odeurs naturelles de la forêt environnante. Il miaule de mécontentement. Comment ose-t-elle en plus le déranger pendant sa sieste d'après dîner ? Il allait lui montrer qui était le chef ici, à cette petite insolente. Toutefois d'abord...

— Oh, tu te souviens de moi, toi aussi ! Mais dis donc, tu ronrones comme une Vespa !

Célia se surprend à babiller avec son copain d'avant, et à y prendre plaisir, qui plus est ! Mallow ne se fait pas prier pour se frotter à ses jambes et en marquer chaque parcelle possible de son odeur. Avec un peu de dressage, elle pourrait être utile comme humaine de compagnie.

— Zou, Mallow, laisse-moi entrer maintenant. Tout le froid s'est engouffré dans la maison. J'espère que tu vas venir me réchauffer cette nuit parce que je ne donne pas cher de ma peau sinon !